



Je suppose que vous savez, David. — Page 326, col. 3.

partie, quand bien même, moins occupé de sa prétendue, il aurait pu croire que mistress Gummidge avait réellement perdu connaissance. Il fit claquer son fouet et nous partîmes au trot dans la direction de l'église. Là, nous fîmes déjà une première halte : M. Barkis attacha le cheval à la grille, fit descendre Peggoty qui, nous priant, Émilie et moi, d'attendre un quart d'heure, entra au bras de son fiancé.

— Je vais bientôt vous quitter, dis-je à la petite Émilie ; j'espère que nous serons d'accord et heureux toute la journée ?

— Je le veux bien, répondit-elle.

— D'abord, poursuivis-je, je commence par vous embrasser.

La petite Émilie consentit à ce nouveau gage d'alliance. Mais quand, exalté par une telle faveur, je lui fis une belle déclaration, en jurant que je tuerais quiconque oserait prétendre à sa main, — la petite Émilie eut un accès de fou rire ; puis, prenant un air grave et se redressant avec la dignité d'une jeune matrone :

— Vous êtes un enfant ! me dit-elle.

Un enfant ! quand je venais de faire ma déclaration. Mon dépit fut extrême : mais son rire était si charmant que j'oubliai en la regardant, cette expression qui me dégradait à mes propres yeux.

M. Barkis et Peggoty dépassèrent bien de quelques minutes le quart d'heure qu'ils avaient demandé. Cependant ils revinrent à la fin et le cheval trotta du côté de la campagne.

— A propos, monsieur Davy, dit M. Barkis ne pouvant lui-même, avec toute sa réserve habituelle, garder plus longtemps le secret qui lui avait été recommandé, à propos, vous rappelez-vous le nom que j'écrivis sur la bâche de ma voiture ?

— Clara Peggoty répondis-je.

— Eh bien ! quel nom écrirais-je à présent s'il y avait une bâche ici.

— Clara Peggoty encore, je suppose.

— Clara Peggoty Barkis ! s'écria-t-il, et il

partit d'un éclat de rire qui ébranla sa carriole.

En un mot, ils étaient mariés ; ils n'étaient entrés à l'église que pour cela. Peggoty avait décidé que la cérémonie se passerait ainsi, sans témoins. Le sacristain avait fait les fonctions de père. Elle fut un peu confuse quand M. Barkis révéla brusquement son mariage, et elle m'embrassa avec un redoublement de tendresse comme pour me prouver que j'étais toujours son bien-aimé ; cependant elle recouvra son calme habituel et dit qu'elle était enchantée que tout fût fini.

Nous prîmes un chemin de traverse et nous arrêtâmes à une auberge où nous étions attendus ; on nous servit un bon diner, et la journée s'acheva gaiement. Peggoty aurait compté dix ans de mariage qu'elle n'aurait guère été plus à son aise. C'était toujours la même Peggoty, et, avant le thé, elle nous mena faire une promenade Émilie et moi, laissant M. Barkis fumer philosophiquement sa pipe, dans la contemplation de son bonheur. Du reste, le mariage ne lui ôta pas l'appétit, car, quoiqu'il eût fort bien dîné, il demanda une tranche de jambon pour son souper, et s'en régala en l'arrosant de plusieurs tasses de thé.

Quelle noce singulière ! J'ai souvent pensé depuis à l'innocente originalité de notre partie. Il commençait à faire nuit lorsque nous remontâmes en voiture, et, tout le long de la route, nous admirâmes les étoiles en répétant que le ciel était magnifique. J'avais déjà reçu à Salem-House quelques notions d'astronomie élémentaire, et je fis parade de mon savoir d'écolier. M. Barkis lui-même m'écoutait avec extase : j'avais regret de ne pas en avoir appris davantage, tant son attention me flattait ; ah ! si j'avais été aussi fort sur la sphère céleste que sur les romans ! n'importe, M. Barkis n'en revenait pas de tout ce que je lui débitais : à cette époque, le prodige à la mode était ce tragédien de douze ans qui jouait Shakespeare sur les grands théâtres. M. Barkis dit à sa femme en parlant de moi : c'est un jeune Rochus (Roscius).

Lorsque j'eus épuisé le thème des étoiles ou plutôt l'admiration de M. Barkis, la petite Émilie et moi nous fîmes un manteau d'une vieille toile cirée, et nous nous abritâmes dessous pendant le reste du voyage. Ah ! que je l'aimais ! quel bonheur, pensais-je, si nous étions mariés, pour aller n'importe où vivre ensemble dans une forêt enchantée, sans cesser d'être jeunes, toujours enfants, errant en nous donnant la main à travers les prairies émaillées de fleurs, reposant la nuit sur un lit de mousse, goûtant le sommeil des innocentes amours, et ensevelis par les petits oiseaux, comme les enfants de la ballade, quand la mort viendrait nous surprendre. Cette vie idéale avec ses pures jouissances fut mon unique désir tout le long du chemin. Il m'est doux de penser qu'il y ait eu deux cœurs aussi innocents que celui d'Émilie et le mien au mariage de Peggoty ; il m'est doux de penser que les amours et les grâces de ma rêverie formaient l'invincible cortège de ce simple hyménée.

Nous fîmes de retour avant neuf heures au vieux navire, où M. et mistress Barkis ne firent qu'une courte apparition pour se retirer au domicile conjugal. Pour la première fois, je sentis que j'avais perdu Peggoty ; je crois que je me serais trouvé cette nuit-là, bien triste sous tout autre toit que celui qui protégeait la tête de la petite Émilie.

M. Daniel Peggoty et Cham devinèrent ma secrète pensée ; leur bienveillante hospitalité chercha à me distraire : on servit le thé, la petite Émilie vint s'asseoir à côté de moi sur notre siège de ma première visite, ce qu'elle n'avait pas fait encore. J'acceptai de bon cœur toutes ces consolations.

C'était une nuit de marée : à l'heure du coucher, M. Daniel Peggoty et Cham partirent pour la pêche. Je fus tout fier de me croire, dans la maison solitaire, le protecteur d'Émilie et de mistress Gummidge. Ah ! si un lion ou un serpent, ou tout autre monstre non moins terrible était venu nous attaquer, afin que je pusse le tuer et me